

“Pasteur au cœur intègre”

Témoignage sur Mons. Eugenio Corecco

On m’a demandé un témoignage sur Monseigneur Eugenio Corecco et donc sur ce que signifie sa personne dans ma vie et dans ma vocation. Il n’est pas facile de se rendre compte de la signification d’une paternité qui a formé notre vie en profondeur, de l’intérieur, surtout quand cette paternité, comme toute paternité, nous accueille et accompagne à partir de la jeunesse immature, de laquelle on se sépare progressivement tant bien que mal, justement grâce à cet accompagnement plus conscient que nous et conscient avant nous du sens de la vie. Conscient avant nous aussi du mystère que renferme chaque vie, et par conséquent, de la nécessité de respecter la liberté de la personne, surtout quand cette liberté n’est pas encore arrivée à sa maturité, et cela veut dire, qu’elle n’est pas encore libre de tout ce qui freine, bloque, dévie le « don désintéressé de soi », sans lequel l’homme « ne peut pleinement se trouver », comme le dit admirablement *Gaudium et spes* (GS § 24).

J’avais juste vingt ans quand j’emménageai au numéro 19 de la *Rue de Gambach*, dans un grand appartement à deux étages mansardés et coiffés du toit d’une belle villa construite dans le style de l’Art Nouveau, située à quelques pas de l’Université de Fribourg en Suisse. C’est là qu’habitait le Professeur Corecco avec Don Angelo Scola et une petite douzaine d’étudiants tessinois et espagnols de théologie et d’autres facultés. J’étais timide et en même temps impertinent (« malin », dira Corecco, à cause de ma tendance au jugement mordant sur personnes et situations). On m’appelait « Palestine » à cause de ma pingrerie qui n’était que la pointe de l’iceberg de ma peur de donner la vie, peur qui rongait en moi la joie de vivre.

J’étais sur tout cela une couche de religiosité scrupuleuse et bouche-trou de nature plutôt cléricale (au lycée déjà on m’appelait « Don Lepori ») qui me servait à camoufler mon manque de maturité en me donnant l’apparence d’un sens précoce de responsabilité, de fiabilité, qui avait comme conséquence que l’on me confiait toujours, comme à Judas, la caisse des appartements et communautés dans lesquels j’ai passé. Je dois ajouter, malheureusement pas par humilité, que je n’ai jamais été excessivement intelligent, au moins du point de vue académique, comme je pus le lire, une fois devenu Abbé d’Hauterive, dans une lettre confidentielle de Don Eugenio conservée aux archives et adressée à mon Abbé avant mon admission à la vêtue monastique. Don Eugenio me reconnaissait, c’est vrai, une bonne intelligence pratique qui était certainement utile pour l’ordre, la propreté et l’organisation de la maison, mais qui agaçait mes compagnons d’appartement, qui se sentaient fliqués.

Et dans tout cela un immense désir, un besoin brûlant et très douloureux d’être heureux, d’aimer sans retour, ravivé irréductiblement par la rencontre, en 1976, avec

quelques personnes du mouvement Communion et Libération et par un appel à suivre le Christ perçu à la Portioncule d'Assise, le jour de la fête du Grand Pardon, en 1977.

Si je peux aujourd'hui poser un regard réconcilié sur ce ... petit monstre, ce n'est pas tant parce qu'il serait tout à fait mort en moi, bien au contraire !, mais c'est justement lui qui me permet de mesurer et de comprendre la charité dans laquelle j'ai été plongé en rencontrant Don Eugenio et en vivant avec lui. **C'est la charité et la gratuité d'un amour pour ta vie qui te conduisent plus loin que tu n'aurais pu aller tout seul.** Eugenio avait ce charisme et le mérite de cette charité, de la charité pastorale, et c'est de cela que j'aimerais rendre témoignage, avant tout à moi-même, comme acte de mémoire qui devrait me provoquer toujours de nouveau à la conversion.

Dernièrement, priant l'Office en traversant en voiture les interminables espaces de la terre brésilienne, je fus frappé par la fin du long psaume 77 qui parcourt l'histoire tourmentée du peuple d'Israël. Une histoire qui oscille entre grâce et infidélité, entre rébellion humaine et miséricorde divine. Le psaume termine avec l'appel de David : « Il choisit David son serviteur ; il le prend dans les parcs à moutons ; il l'appelle à quitter ses brebis pour en faire le berger de Jacob, son peuple, d'Israël, son héritage. Berger au cœur intègre, sa main prudente les conduit. » (Ps 77,70-72)

« **Berger au cœur intègre** ». Cette formule de la vocation et de la mission de David m'interpella au cœur des multiples questions que je me posais et me pose encore sur le ministère qui m'est demandé, et en même temps, elle me fit immédiatement penser à l'Évêque Eugenio.

Que veut dire « cœur intègre » ? L'intégrité est une notion de plénitude unifiée et unifiante. Le cœur intègre est un cœur uni, unifié, tout donné à Dieu dans la mission qu'Il confie. Il s'agit au fond d'être pasteur de tout son cœur, avec toute sa propre liberté, sa volonté, sa capacité d'aimer, et aussi avec toute sa misère. David ne fut pas un pasteur irréprochable mais intègre. Il fit l'expérience de sa propre fragilité, de son mensonge, de sa cruauté. Mais en lisant le psaume 50, le psaume de son repentir, nous comprenons ce que veut dire *ré-intégrer* son propre cœur dans la contrition qui le présente, souillé et blessé, à la miséricorde de Dieu : « Pitié pour moi, mon Dieu, dans ton amour, selon ta grande miséricorde, efface mon péché. (...) Oui, je connais mon péché, ma faute est toujours devant moi. (...) Mais tu veux au fond de moi la vérité ; dans le secret, tu m'apprends la sagesse. Purifie-moi avec l'hysope, et je serai pur ; lave-moi et je serai blanc, plus que la neige. (...) Crée en moi un cœur pur, ô mon Dieu (...) Tu ne repousses pas, ô mon Dieu, un cœur brisé et broyé. » (Ps 50)

Être pasteur au cœur intègre veut dire être pasteur de toute sa vie intérieure, avec toute sa propre prière. Être pasteur avec la prière de son cœur, de toute l'union unifiante du cœur avec Dieu. Quand quelqu'un a cette intégrité du cœur dans le rapport avec le Christ, sa main devient « prudente », littéralement « sage », comme le dit la suite du Psaume 77 (v. 72), elle devient l'orientation sage que le pasteur offre au troupeau, elle peut conduire parce qu'elle connaît et aime la charité qui aime et sauve les brebis, qui connaît et aime la vérité de leur destinée.

Seulement là où il y a cette intégrité, cette totalité de l'engagement du cœur, la vocation et la mission du guide ne se réduisent pas à une fonction et deviennent vraiment fécondes.

En relisant les lettres que Don Corecco m'a écrites, je me suis rendu compte que cette recherche de l'intégrité du cœur pour vivre sa vocation fut en lui constante et toujours vivante. Il s'agissait, pour lui, de suivre le Christ sans censurer aucune des circonstances à travers lesquelles Il nous appelle et nous saisit. Mais aussi sans censurer le travail et le tourment conscient de notre liberté pour dire oui au Christ, pour consentir à sa volonté. Sans censurer non plus nos angoisses et résistances à dire oui avec Lui et comme Lui à la volonté du Père. En d'autres mots, Don Eugenio n'a jamais oublié que suivre le Christ implique **une conversion continue et consciente**, une conversion qui permet au cœur de se dilater au fil des circonstances à travers lesquelles le Seigneur veut nous conduire. C'est ce qu'exprime saint Benoît au début de sa Règle : « Si, toutefois, il s'y rencontrait quelque chose d'un peu rigoureux, qui fût imposé par l'équité pour corriger nos vices et sauvegarder la charité, garde-toi bien, sous l'effet d'une crainte subite, de quitter la voie du salut dont les débuts sont toujours difficiles. En effet, à mesure que l'on progresse dans la vie religieuse et dans la foi, le cœur se dilate, et l'on court dans la voie des commandements de Dieu, avec la douceur ineffable de l'amour. » (Prologue 47-49)

Je constate un peu partout dans le monde, qu'aujourd'hui, il y a la tendance à vouloir suivre le Christ sans conversion, comme si la vocation était un épanouissement naturel de notre vie et de notre personne. Comme si l'appel de Jésus n'était qu'une bonne occasion de développer ses propres talents et qualités. Comme si l'on s'inscrivait à une bonne école privée. Ce n'est peut-être pas nouveau, c'était peut-être toujours le cas. Il est vrai que Dieu utilise tout de la personne qu'il appelle, puisqu'il est le créateur aussi de ses qualités naturelles. Mais le mystère de la vocation implique en quelque sorte un saut dans ce que le Seigneur attend de la personne qu'Il choisit déjà par la grâce du baptême, et qui surpasse sa nature, ses qualités et ses défauts. « Devenir prêtre n'a pas de sens, m'écrivait Don Eugenio déjà en 1987, si ce désir n'engage pas toute la personne et ne fait tomber toutes les branches inutiles qui ne correspondent plus à la qualité de la plante. La vocation est comme une greffe, elle change le sens de l'existence d'une personne. » (26.06.82)

Ce saut est un saut de la foi, le saut du consentement à la grâce, qui dit oui à ce que la nouvelle vie soit davantage ce que Dieu opère dans la personne que ce que la personne opère pour Dieu. Ce consentement est une attitude libre et humble qui accepte la nécessité d'une continue conversion guidée par la sage obéissance à la volonté de Dieu qui nous interpelle à travers l'Église et les circonstances de la vie.

Corecco a exprimé cette disponibilité à la conversion dans chaque situation cruciale de sa vie. En 1985, par exemple, quand planait sur lui l'éventualité d'être nommé évêque de Lugano, il m'écrivit : « Je suis étrangement angoissé par la possibilité que quelque chose arrive à Lugano. J'ai en moi une résistance folle et je voudrais que rien ne se passe. Pas parce que je ne serais pas ambitieux, évidemment, mais je n'ai certainement pas l'ambition de 'gérer le pouvoir' qui me fait peur et que je perçois comme un piège très difficile à éviter. Si cela devait tomber sur moi, ce serait certainement un signe de la volonté du Seigneur que je devrai accepter. Mais cela n'élimine pas la peur qui est en

moi. C'est comme si j'avais perdu la gaieté habituelle ; je vis comme frappé par quelque chose en profondeur. Je prie, mais avec une sorte de désespoir en moi. Je t'écris parce que je sais que tu prieras pour moi. J'ai besoin de comprendre ce que le Seigneur veut de moi, quelle que soit l'évolution des choses. » (29.07.85)

Et ensuite, comme évêque, il me partagea à plusieurs reprises sa recherche spasmodique d'unité et de simplicité de vie dans sa nouvelle vocation.

Sept mois après sa nomination épiscopale, un petit accident de ski l'obligea à s'arrêter quelques semaines. Il m'écrivit : « Tous les maux ne nous arrivent pas comme un malheur. (...) J'aurai plus de temps pour réfléchir et même pour prier. Je sens un grand besoin d'aller aux racines de ce que le Seigneur a fait de moi car, malgré tout, je ne le réalise toujours pas vraiment. Il y a en moi encore ce vieil homme qui m'empêche de prendre conscience de ma nouvelle vocation, qui est au fond l'ancienne mais au cube, et c'est toujours comme si je l'avais endossée comme un surplus. C'est un dualisme schizophrénique qui me permet de vivre sur deux claviers. C'était la même chose pour saint Ignace de Loyola, je crois, seulement que lui s'est converti, et moi je n'ai qu'un désir de fond que cela m'arrive aussi. On ne peut gérer une vocation comme une fonction à exécuter, et c'est cela le danger pour tous les prêtres en particulier. S'il est donné à quelqu'un de rapprocher les deux plans sur lesquels il vit jusqu'à ressentir son propre plan mince comme une ligne, alors il commencera peut-être à vivre ce qu'il est selon ce à quoi le Seigneur l'a appelé à être.

J'ai l'impression d'étouffer sous le poids d'un travail administratif qui n'a pas beaucoup de sens : lettres, coups de téléphone, petites décisions à prendre sans avoir le temps de se concentrer. Gouverner et non gérer, mais gouverner signifie être quelqu'un et non pas faire des choses. » (03.01.87)

Il écrira quatre ans plus tard : « Toute la partie institutionnelle du travail est un poids incroyable. Les apôtres n'avaient pas ce problème ; ils avaient le seul problème d'y laisser leur vie dans toutes les circonstances, ce qui est arrivé, du reste. Mais ils étaient libres d'être ce qu'ils étaient. » (30.12.90)

En 1993, on voit qu'en pleine maladie, et peut-être grâce à elle, cette liberté et cette unité dans la manière de vivre son ministère se sont approfondies. Il ne s'agit pas de changer les circonstances désagréables ou défavorables, mais de vivre tout et avec tous en suivant le Seigneur et en adhérant à Lui. Pour moi, c'est une des lettres où l'évêque Eugenio exprime avec la plus grande clarté ce que signifie être un « pasteur au cœur intègre », l'intégrité qui permet au Christ d'unifier le temps, les circonstances, les rencontres dans son amour. Il m'écrivit : « J'ai toujours pensé que le plus grand renoncement que l'épiscopat m'avait demandé était de ne plus pouvoir disposer de mon temps. Mais c'est toi qui as raison. Réduire Jésus Christ à une entité abstraite, c'est le rendre mondain. C'est en fait une idée mondaine de croire qu'il est important de pouvoir décider de son propre temps. Il est nécessaire de suivre le Christ là où il se trouve, dans toutes les personnes que l'on rencontre et dans toutes les choses à faire, qui doivent toujours être affrontées avec le critère pastoral et non pas de fonction. Le Seigneur permet les peines et les douleurs et puis il nous en délivre. C'est ce que j'ai vécu au début à cause de la présence et l'ambiguïté de certaines personnes, et c'est ce que j'ai vécu avec ma tumeur. Je suis plus libre parce que je suis plus détaché, persuadé que l'on doit faire ce que l'on croit devoir faire (même si ce n'est pas toujours juste car

il est impossible d'éviter les erreurs), sans devenir dépendants du jugement des autres. » (12.05.1993)

Mais je crois que plus que la lutte contre la dispersion et les difficultés de son ministère, ou au cœur de cette lutte, le point décisif de la lutte de Corecco contre la désintégration de son cœur est **l'expérience de la peur**. Et je pense que c'est un aspect que ceux qui se sont fait conduire et accompagner par lui ne peuvent sous-estimer, car les brebis qui, grâce à l'accompagnement du bon pasteur, peuvent traverser les vallées obscures de l'existence sans « craindre aucun mal », comme le dit le beau Psaume 22, ne doivent jamais oublier que souvent, la peur leur a été épargnée parce que le bon pasteur l'a affrontée avant eux et pour eux. Pour illustrer cela, une phrase que l'évêque Eugenio m'écrivit à Pâques 1993 peut suffire : « Je n'ai jamais vécu la semaine sainte aussi bien que cette année. Je me suis senti plus proche du Christ parce que j'ai éprouvé les mêmes peurs que lui. » (16.04.93)

Encore avant que la maladie ne se manifeste, cette participation à la peur du Christ était inconsciemment annoncée dans une pensée sur le sacerdoce qu'il m'avait envoyée un mois avant de me conférer le sacrement de l'Ordination : « Si nous étions tous conscients que notre sacerdoce consiste en une participation ontologique, non pas tant à une fonction mais à la personne du Christ comme tel, notre vie changerait radicalement.

Le 'Ce n'est plus moi qui vit mais le Christ qui vit en moi' de saint Paul naît de cette identification totale, non tant au niveau de la connaissance intellectuelle, mais de l'expérience psychologique. » (02.05.1990)

L'expérience psychologique de la peur de la mort vécue dans le désir d'être identifié au Christ a fait de Monseigneur Corecco un **mendiant de la foi**. Il a compris que seule la foi pouvait le sauver de la tentation du désespoir que la peur de la mort suscitait en lui. Seule la foi pouvait préserver son cœur de la désintégration de la peur et de la mort : « Je commence à me décourager et j'ai parfois envie de pleurer parce qu'il me semble que je suis en route vers la mort. En plus, j'ai horreur de ce moment. On devrait être heureux de rencontrer le Christ, comme saint Paul : 'Pour moi, vivre c'est le Christ, et mourir un avantage' (Ph 1,20). Mais il ne m'est pas donné d'atteindre ce niveau de foi. » (23.04.94)

Il l'a alors demandé, il l'a mendié, ce niveau de foi, en se confiant toujours plus à la Vierge Marie. A peine deux mois après cette lettre que je viens de citer, après avoir fait « un pèlerinage éclair » à Lourdes et avoir demandé au Seigneur encore au moins six ans de vie pour pouvoir porter à terme les œuvres pastorales qui lui tenaient le plus à cœur, il exprime avec sérénité un acte de foi dans le don de la foi elle-même, précisément comme puissance de résurrection plus forte que la mort : « Continuons alors à prier avant tout de pouvoir mourir avec une foi totale, car cela est et reste la grâce la plus grande. » (23.06.94)

Il m'a écrit cette phrase six jours avant de venir à la cérémonie de ma bénédiction abbatiale. Il savait que dans son état, ce voyage de Lugano à Fribourg était une imprudence. Mais il voulut absolument venir et participer à la longue cérémonie. Cet effort provoqua une embolie pulmonaire qui le terrassa pour plus d'un mois.

Ce sacrifice pour moi m'a fortement bouleversé et interpellé. Il me revenait sans cesse à l'esprit, et je me suis rendu compte que ce témoignage de gratuité, qui me touchait très personnellement, exigeait de ma part une conversion radicale. C'était comme toucher du doigt ce qu'est l'amour, ce que veut dire être aimé, être engendré par le don de la vie d'un autre. On ne peut plus dire non, comme j'ai continué à le dire tant de fois, sans un sentiment de trahison.

C'était pour moi comme si je touchais de ma main la chair de l'amour du Christ que l'Église me rendait tangible à travers la paternité d'Eugenio. Je ne pouvais pas penser que cet amour n'était pas dirigé sur moi. Comme pour le jeune homme riche de l'évangile de Marc (10,21), je ne pouvais plus nier que le regard plein d'amour du Christ s'était fixé sur moi et m'appelait.

Mais cela ne fut pas une surprise, plutôt une révélation pleine de cette charité qui avait pris soin de ma vie dès la première rencontre, et qui m'avait accompagné patiemment durant des années, même dans les moments d'impatience à mon égard. Le témoignage comme « martyr », comme don total de la vie, est le fruit d'une longue conversion, et le vrai mérite, le vrai témoignage est la conversion elle-même.

Si je me suis longuement arrêté à illustrer la travail constant en Don Eugenio de prise de conscience et de conversion, dans une confrontation lucide avec ses propres peurs et ambitions, dans la recherche du consentement à la grâce dans la foi libre et totale, c'est parce que je me rends compte que c'est surtout à travers la conversion de son cœur pour vivre avec intégrité sa vocation que Eugenio nous avait accompagnés et nous accompagne avec une charité pastorale. La charité, dont était et sera toujours l'objet ce petit monstre qui arriva dans sa maison en 1979, tirait sa consistance de ce long travail de conversion. Ce n'était pas un amour condescendant, une compassion ; on se sentait compagnon de route sur un chemin de conversion au Christ, de consentement dramatique à l'appel du Seigneur, un chemin qu'il était, lui, Corecco en premier lieu, en train de parcourir. C'est pourquoi il n'avait pas peur de se mettre derrière ceux qu'il accompagnait, de se faire l'humble disciple de ceux qui le suivaient, valorisant chaque pas, chaque prise de conscience de l'autre qu'il estimait vraie et une aide pour sa conversion, pour sa route.

Pendant mon noviciat, par exemple, il m'écrivit de Londres, à la suite d'un long échange sur le thème de la radicalité avec laquelle il faut répondre à la vocation : « J'ai deux lettres de toi restées pendantes. Les deux m'interpellent beaucoup. L'affirmation qui m'a le plus frappé est celle de la primauté du vœu d'obéissance, certainement parce que je suis toujours resté libre de faire ou défaire dans le cadre d'une obéissance extérieure. On peut faire tout pour réaliser son propre projet. Mais l'obéissance pose une limite infranchissable à toute tentative d'instrumentalisation. C'est la première fois que je comprends cela avec tant d'évidence. Pourtant, je savais que la tradition chrétienne a toujours affirmé cela, au grand étonnement de plus ou moins tout le monde. Cette évidence résout au fond la question que nous avons discutée dernièrement dans la forêt. Il ne s'agit pas de vouloir atteindre une sainteté pour ne pas gaspiller ce que l'on a choisi. Il s'agit de se confier à l'obéissance intérieure et extérieure de la communauté dans laquelle on vit. Cette obéissance n'est pas un acte

formel ni purement ascétique – un instrument pour obtenir autre chose – mais elle est l'expression la plus totale de la communion : communion du Christ avec le Père, qui s'est manifesté en se faisant obéissant jusqu'à la croix. La seule tentation que le Christ a éprouvée (...) est celle de se soustraire à l'obéissance, dans le désert et à Gethsémani. » (Londres, 17.05.1986)

Quelques mois plus tard, nous approfondîmes la question et il me répondit : « Je n'ai jamais pensé que notre résistance au Seigneur puisse toujours être définie comme manque de simplicité à son égard. Je sens que tu as raison, même si je n'ai jamais fait cette expérience avant, c'est-à-dire que je ne l'ai jamais comprise. Cette constatation anéantit aussi la tentation de vouloir être radical et parfait. Le Seigneur t'a fait comprendre la nécessité de la simplicité, probablement justement pour t'aider à vaincre cette tentation qui est au fond le maximum de la complication. » (03.01.1987)

Avec lui, nous étions au fond tous également disciples du Christ, comme le groupe des personnes qui suivaient Jésus et qui, dans l'interaction de leurs limites et de leurs qualités, se retrouvaient à s'aider constamment, souvent bien malgré eux, à s'attacher plus au Seigneur qu'à eux-mêmes. Corecco ne se sentait jamais « père spirituel » et encore moins « directeur spirituel » en-dehors de la dynamique communautaire de l'appartenance ecclésiale au Christ. Mais son autorité était accentuée justement parce qu'il marchait avec nous, parce qu'il était toujours disciple du Seigneur avec les autres, parce qu'il se laissait toujours corriger et soutenir par le chemin des autres, avec une miséricorde capable d'émerveillement devant l'œuvre du Mystère dans la vie de chacun.

Avant ma profession solennelle, il m'écrivit : « Je n'ai jamais su que saint Maur avait marché sur les eaux. Mais il n'y a peut-être pas d'image plus efficace pour décrire et faire comprendre ce qu'est l'émerveillement devant le Seigneur qui continue à nous aimer malgré tout. » (11.02.1989)

Je me suis souvent posé la question, dans ces 17 dernières années, particulièrement dans les étapes cruciales de mon chemin, comment j'aurais pu les vivre si l'Évêque Eugenio n'était pas mort si tôt. Il aurait 81 ans aujourd'hui, et sportif comme il était, il serait un vieillard plein de vitalité.

Je n'ai jamais eu de réponse à cette question, aussi parce que c'est une fausse question, qui voudrait récupérer et réduire à des raisonnements et des évaluations ce qui est mystère d'une vie et d'une mort, le mystère d'un accomplissement de sa vie, d'une foi et d'un don que sont l'influence réelle, la réelle interpellation, l'accompagnement et l'aide réels que l'Évêque Eugenio m'a offerts et offre à ma vie et à celle de tant d'autres personnes depuis son retour à la maison du Père, le mercredi des Cendres 1995.

C'est en 1980, après la mort de mon père, que don Eugenio m'a écrit la toute première lettre. Je me suis rendu compte seulement maintenant que ce qu'il m'avait exprimé à ce moment valait surtout pour sa propre mort et pour la signification qu'elle devait avoir pour nous. Et c'est encore la meilleure réponse à la question posée ci-dessus.

« La mort des personnes qui nous sont très proches nous provoque à la purification de nous-mêmes. Il est important de vivre ce fait consciemment pour que tout ne reste pas seulement une expérience douloureuse de notre sensibilité, mais devienne une valeur pour notre vie.

Ta vocation te demande de vivre toute la vie dans la disponibilité à te laisser purifier par tout ce que le Seigneur décide de te demander. Il est important de vivre ce fait non pas comme un renoncement, mais comme un enrichissement progressif de notre personne. » (Lettre de Taormina Mare, 16.10.1980)

C'est justement par l'expérience de la maladie et de la mort que l'Évêque Eugenio nous a enseigné à vivre toute la vie dans la disponibilité à nous laisser purifier par tout ce que le Seigneur décide de nous demander. Il nous a donné le témoignage que l'on peut vivre ce fait non pas comme un renoncement, comme un moins, mais comme un enrichissement, une plénitude de sa propre personne. La lutte de Jacob avec l'ange que Monseigneur Corecco ne nous a pas cachée, confronté à la tentation de la peur, l'envie de pleurer, l'épreuve de la foi, cette lutte nous a montré à quel point sa disponibilité à accueillir consciemment la purification de la rencontre avec la mort était vraie, et pas seulement comme une expérience douloureuse du sentiment.

Cette disponibilité à la conscience du drame humain jusqu'à la fin s'est manifestée comme une valeur pour sa vie et de sa vie, et une valeur pour notre vie, si nous nous laissons illuminer et aimer par son témoignage, par la charité du Christ qui nous a touchés à travers lui.

*Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist*

(Traduction : Annemarie Schobinger)